

Édition dans la Caraïbe francophone face aux défis de l'industrialisation

Entretien avec Florent Charbonnier, fondateur et
directeur de Caraïbéditation

MICHAŁ OBSZYŃSKI
(Université de Gdańsk)

RÉSUMÉ

Florent Charbonnier, fondateur et directeur de Caraïbéditations, présente l'histoire de sa maison d'édition, sa ligne éditoriale ainsi que ses projets éditoriaux à venir. En partant de son propre cas, il aborde également le sujet des conditions de fonctionnement des éditeurs dans le champ éditorial francophone, confrontés à la puissance de l'industrie éditoriale de l'Hexagone et au poids symbolique de la littérature française.

MOTS-CLÉ

Antilles ; francophonie ; Caraïbéditations ; édition ; champ littéraire.

POUR CITER CET ARTICLE

Michał Obszyński, « Édition dans la Caraïbe francophone face aux défis de l'industrialisation. Entretien avec Florent Charbonnier, fondateur et directeur de Caraïbéditation », dans *Interfrancophonies*, n° 9, *La Francophonie translingue (Section Mélanges)*, Alain Ausoni, éd., 2018, p. 141-152, <www.interfrancophonies.org>.

Édition dans la Caraïbe francophone face aux défis de l'industrialisation

Entretien avec Florent Charbonnier, fondateur et directeur
de Caraïbédition

MICHAŁ OBSZYŃSKI

Michał Obszyński : Bonjour Florent Charbonnier.

Florent Charbonnier : Bonjour.

MO : Merci de m'accorder un peu de votre temps. Dans cet entretien, je voudrais vous poser quelques questions sur Caraïbéditions, maison d'édition martiniquaise dont vous êtes le fondateur ainsi que sur votre métier d'éditeur et vos expériences sur le marché du livre francophone. Tout d'abord, pourriez-vous situer Caraïbéditions dans le paysage éditorial antillais et francophone ?

FCh : Caraïbéditions est une maison d'édition qui va bientôt avoir dix ans. Comme son nom indique, elle publie des ouvrages qui sont tous liés à la Caraïbe, ceci au sens large du terme : Guadeloupe, Martinique, mais également Haïti et Guyane. J'ai aussi un peu de littérature de la Réunion, même si ce n'est pas la Caraïbe. On représente différents genres littéraires, la BD et l'album jeunesse en français, le roman et le polar en français ainsi que les essais et les ouvrages universitaires en français. On a également des ouvrages en créole sachant qu'on publie en créole uniquement des ouvrages mondialement connus : *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, *L'Étranger* de Camus, *Astérix*, *Titeuf* ou *Le Petit Nicolas* de Sempé et Goscinny.

MO : Il y a donc plusieurs parties de votre catalogue qui s'adressent à différents publics. Pourriez-vous préciser votre ligne éditoriale ? Aviez-vous, dès le départ, une idée conductrice de votre activité ?

FCh : Notre premier projet était la traduction d'Astérix en créole. Au fur et à mesure, nous sommes devenus en quelque sorte spécialistes en traductions vers les créoles à base lexicale française, ce qui fait que nous avons plusieurs ouvrages traduits parfois dans les quatre variantes du créole, celles de Guadeloupe, de Martinique, de Guyane et

de Réunion. En dehors de cela, nous sommes ouverts à tout sauf des genres tels que livres de cuisine ou albums photo.

MO : Pourriez-vous présenter la naissance de votre maison d'édition et les principales motivations qui vous y ont amené ?

FCh : Je vis aux Antilles depuis vingt-cinq ans et je connais bien cette région depuis trente ans. Auparavant, je travaillais pour de grands groupes industriels, dans le secteur automobile notamment, et j'avais envie de créer ma petite maison, ma propre structure dans la culture. Après une étude du marché, j'ai créé Caraïbéditions parce que j'ai bien vu qu'il y avait beaucoup de choses qui manquaient, qui étaient demandées par les Antillais ou les Guyanais. J'ai donc répondu à une demande.

MO : Quelles sont, d'après vous, les conditions du fonctionnement d'une maison d'édition aux Antilles ou, plus largement, dans les départements d'outre-mer, du côté économique. Y a-t-il une spécificité face au marché du livre de la métropole ?

FCh : Je représente une maison d'édition régionaliste, du même type que des maisons d'édition en Corse, en Bretagne ou au Pays basque. Or, nous avons la chance que notre régionalisme soit une sorte de régionalisme exotique qui donne un certain atout dès le départ, à condition d'avoir des ouvrages intéressants et des auteurs intéressants. Je suis donc un éditeur régionaliste qui peut profiter d'une certaine spécificité d'éloignement. Cela qui fait qu'on est parfois un peu mieux accueillis dans les médias nationaux. Je pense qu'un éditeur qui prendrait un train depuis le Pays basque pour arriver à Paris n'aurait pas le même statut. Ensuite, j'ai beaucoup de chance car j'ai dans mon catalogue des auteurs qui sont très connus, qui sont publiés dans de grandes maisons d'édition françaises, telles que Gallimard, etc. En effet, j'ai réussi à entrer en collaboration avec certains grands auteurs tels que Raphaël Confiant, Ernest Pépin ou Lyonel Trouillot qui ont accepté de publier dans une maison d'édition locale, tout en continuant à coopérer avec de grandes maisons d'édition germanopratines. Cela me permet d'avoir un très bon accueil dans les médias de l'Hexagone, dans n'importe quelle librairie et dans les médias spécialisés en littérature. Récemment, nous avons par exemple publié l'ouvrage de Raphaël Confiant, intitulé *L'Insurrection de l'âme : Frantz Fanon, vie et mort du guerrier-silex*, qui est une sorte d'autobiographie imaginaire de Frantz Fanon. Dans l'Hexagone, on a eu un merveilleux accueil puisqu'on est passé dans beaucoup d'émissions. Raphaël Confiant a été invité dans une émission sur France-Inter, à la télé, il y a eu un article dans Le Point, etc. Bref, j'ai cette chance d'être régionaliste mais non pas régionaliste de l'Hexagone, d'être régionaliste tout en ayant des pointures nationales.

MO : Qu'en est-il, selon vous, de l'intérêt du lectorat français et de la critique littéraire métropolitaine envers les Antilles et la littérature qu'on appelle francophone ?

FCh : Il y a un intérêt particulier pour le polar, un peu pour le roman mais quasiment aucun pour la BD et absolument pas pour le livre jeunesse. Étant quelqu'un de très commercial et de très social, j'ai toujours été bien accueilli dans toutes les librairies quand j'ai fait la promotion de nos romans et de nos polars ou de nos BD aussi. Par contre, le plus mauvais accueil que j'ai pu avoir pendant dix ans (c'était parfois même un accueil déplorable), c'est dans les librairies jeunesse. Les responsables de ces librairies n'ont strictement aucun intérêt pour le livre jeunesse caribéen ou afro-caribéen. Si, en ce qui concerne le roman classique, le roman policier ou la bande dessinée, il y a un vrai intérêt, une vraie prise en compte (même si ce n'est pas du Raphaël Confiant, mais des auteurs moins connus), c'est déplorable par rapport au livre jeunesse. Chez certains gros libraires qui pourraient y être intéressés, je suis souvent très mal accueilli à tel point que j'ai parfois l'impression d'avoir affaire avec des centrales d'achat d'un hypermarché.

MO : Comment expliqueriez-vous cette différence d'attitude ?

FCh : Comme je fais ma propre diffusion, dans le DOM-TOM je connais tous les libraires ou bien toutes les grandes surfaces aussi. Dans la métropole, je représente les ouvrages moi-même aussi, j'en fais la promotion auprès des libraires ce qui m'a permis de constater plusieurs choses. Quant au polar, les lecteurs ont souvent envie d'en lire, ils en entendent parler à la radio ou ils lisent les critiques ou ils sont conseillés par leurs amis. Alors que pour la jeunesse, ce n'est pas le lecteur qui vient avec une idée précise en tête mais le libraire qui donne des conseils. Et je pense simplement que les libraires jeunesse en métropole sont racistes ou désintéressés. J'ai vécu des accueils qui m'ont vraiment choqué. En ce qui concerne le roman policier, il y a également un effet de mode actuellement. C'est un genre beaucoup plus facile à faire voyager que le genre jeunesse. Je connais beaucoup de personnes dans l'Hexagone qui suivent nos ouvrages sans nécessairement avoir des liens avec la Caraïbe ou avec les côtés afro-caribéens ou africain. Ils sont ravis de ce qu'ils peuvent découvrir.

MO : Pouvez-vous compter sur le soutien financier ou d'une autre nature de la part des institutions d'État français dans votre activité ?

FCh : Oui, mais il est purement hexagonal. On a des ouvrages qui ont été subventionnés par le CNL. Or, les démarches deviennent de plus en plus longues et compliquées et il y a de moins en moins d'argent ainsi que de plus en plus de demandeurs. Aujourd'hui, tout le monde veut obtenir des subventions alors que les conditions économiques ont changé. Par conséquent, c'est très compliqué de réussir à obtenir des subventions auprès des institutions hexagonales. En revanche, j'essaie de jouer sur la carte régionaliste, on travaille avec les conseils régionaux, les conseils généraux ou les directions régionales des affaires culturelles.

MO : Rencontrez-vous des contraintes d'ordre idéologique ou politique qui seraient un peu le symbole d'une certaine domination hexagonale ?

FCh : Comme je travaille principalement avec des collectivités locales, je rencontre souvent des personnes que je connais bien. Le contact est plutôt bon et je ne crois pas que les institutions soient comme des machines à sous qui ne soutiendraient que des ouvrages qui correspondent à leur politique. J'ai donc surtout un bon contact avec toutes les collectivités alors que dans l'Hexagone, on devient un numéro de dossier.

MO : L'avantage d'une maison d'édition locale serait ainsi la possibilité de profiter de relations beaucoup plus personnalisées et non pas institutionnalisées.

FCh : Tout à fait.

MO : Et si on tentait maintenant d'élargir notre perspective et d'envisager votre activité sous l'angle des relations entre le local et le global ? En 2007 l'article-manifeste « Pour une 'littérature-monde' en français », lançait l'idée d'une littérature francophone ouverte sur le monde, plurielle, décentrée et libérée de distinctions nationales ou ethniques. Que pensez-vous de cette idée ? Y a-t-il, d'après vous, des effets palpables du débat que ce manifeste a suscité ?

FCh : Il y a plusieurs choses à prendre en compte. Il faut voir la lecture, la littérature ou les livres de façon verticale ou transversale. En tant qu'éditeur, à travers mes démarches auprès des médias et des libraires, je peux dire qu'il y a quand même une différence de traitement entre l'auteur hexagonal et l'auteur africain, québécois ou caribéen. Il y a tout simplement une différence de connaissance et on a peur de ce qu'on ne connaît pas, ce qui fait qu'on garde souvent la porte fermée. Je ne sens donc pas cette idée quand on parle d'édition de littérature-monde ou francophone. Qu'est-ce que cela voudrait dire ? Reste que tous les auteurs francophones, québécois par exemple rêvent d'être édités non pas dans des maisons d'édition québécoises mais dans une maison germanopratin. Or, il est très rare qu'un auteur québécois soit publié dans une telle maison, même un très bon auteur. Je ne sais pas si les maisons d'édition ou les médias ou les libraires agissent de cette façon parce qu'il n'y a pas la demande ou parce qu'il y a un public trop étroit ou encore parce qu'il y a des à priori par rapport à la littérature francophone. Mais quand on écoute par exemple les hommes politiques, même des hommes politiques du domaine de la culture, ils oublient la littérature francophone, ils ne citent que des classiques français.

MO : On pourrait donc constater que la polarité entre la littérature française métropolitaine et les autres littératures francophones persiste de nos jours et que l'accueil de ces dernières en France reste problématique.

FCh : Je ne sais pas s'il est problématique. Dans le cas de la littérature jeunesse, oui. Mais en ce qui concerne d'autres ouvrages,

c'est plus compliqué. Il faut dire qu'il y a déjà une belle offre et il est difficile de faire son trou quand on est régionaliste ou étranger.

MO : Qu'en est-il des écrivains eux-mêmes ? Vous avez mentionné leur préférence à se faire publier par une grande maison d'édition hexagonale dotée, au moins théoriquement, d'un plus grand potentiel de promotion alors que, dans le manifeste évoqué, quarante quatre auteurs francophones se révoltent contre la domination du « centre », c'est-à-dire du milieu littéraire et éditorial parisien.

FCh : Pour répondre à cette question, on peut se référer à l'émission française Boomerang sur France-Inter d'Augustin Trapenard, l'émission radio la plus écoutée au niveau culturel où Raphaël Confiand est intervenu lors de la parution de son dernier ouvrage sur Fanon. Il y explique qu'il est dans les grandes maisons d'édition parisiennes mais de temps en temps il y a des ouvrages, tels que celui sur Fanon, où il a envie d'être chez un régionaliste. En fait, il y a un atout à publier des ouvrages dans une maison d'édition locale si on veut qu'ils deviennent des ouvrages de fond, visibles sur le marché, au sein d'une population, comme la population caribéenne. Comme nos ouvrages sont bons et de bonne qualité, ils deviennent des ouvrages de fond dans nos départements, ils sont présentés dans leur temps et leur cadre alors que dans une grande maison d'édition, ils seraient présentés de manière ponctuelle et vite oubliés. Raphaël Confiand s'est rendu également compte que j'avais une bonne capacité à promouvoir des livres. Comme j'aime mon métier, je m'investis personnellement dans tout le processus de fabrication et de promotion des livres. ce qui n'est pas toujours le cas des agents des grandes maisons d'édition. Je dirais qu'il y a une sorte d'esprit artisanal dans le travail d'un éditeur local qui est un grand avantage.

MO : À l'opposé de l'industrialisation de l'édition qu'on peut observer en Metropole ?

FCh : Exactement. En fait, les grandes maisons d'édition, elles ont leurs attachés de presse et beaucoup d'outils de promotion mais ces personnes ne lisent même pas les livres dont elles sont responsables. Alors que dans mon cas par exemple, je suis mon propre attaché de presse. Quand je vais vendre *L'insurrection de l'âme* à France-Inter, à Marianne, au Point etc., non seulement je connais le texte mais je peux dire aussi que j'ai travaillé avec Raphaël Confiand, je connais l'auteur « par cœur ». Et les médias l'apprécient beaucoup. Les gens se disent « J'ai affaire à quelqu'un qui maîtrise parfaitement son produit et son ouvrage même s'il a été écrit par un autre ». C'est probablement pour cela qu'il y a des auteurs comme par exemple Lyonel Trouillot qui entrent en coopération avec nous. Il est chez Actes Sud avec ses romans mais il a fait la préface d'un ouvrage pour nous, un livre d'Ernest Pépin, *Le griot de la peinture*, sur Basquiat. Et puis il a suivi la vie du livre et, un jour, il me contacte et il me dit « J'aime votre façon de gérer la promotion. Et si vous voulez, j'ai des nouvelles que je n'ai jamais publiées. Est-ce que cela vous intéresse d'avoir mes

nouvelles ? ». J'ai dit oui, évidemment. Il a bien compris qu'il vaut mieux être le roi dans un petit pays qu'être cinquième roue de la carrosse dans un grand pays.

MO : Quant à la promotion et à la diffusion de vos livres, quelle est la place ou le rôle des nouvelles technologies, d'Internet, des réseaux sociaux, dans ce volet de votre activité ?

FCh : Je vais peut-être commencer par les livres numériques. On en a pas. En l'espace de dix ans, alors que nous faisons des salons, alors que je reçois des mails régulièrement, je n'ai jamais eu de client qui demanderait si on avait un ouvrage en version numérique. Je connais aussi des éditeurs locaux qui ont essayé d'avoir une offre numérique et cela n'a rien donné. Quant aux réseaux sociaux, on s'en sert beaucoup. Facebook par exemple est un excellent relais.

MO : Êtes-vous en contact avec des bloggers ou des sites Internet spécialisés dans la littérature francophone comme par exemple Plume francophone pour promouvoir vos ouvrages ?

FCh : Pas du tout. Moi, ce que je compte faire dans mon métier, c'est pour que les livres se vendent sans qu'on en parle trop. Puisque c'est difficile, le temps que je consacre à la promotion, je préfère le consacrer à France-Inter, Marianne, Le Point, etc, et bien sûr, à tous nos médias locaux. Je préfère coopérer avec des médias nationaux dignes de ce nom qui vont relayer des ouvrages et qui permettront de rassurer des libraires, crédibiliser notre catalogue, nos auteurs et notre travail. Avec des blogs, la situation n'est pas très claire. Il est presque impossible de mesurer la qualité d'un blog, de vérifier le nombre d'abonnés. Plusieurs fois, j'ai vu même des manipulations sur ce plan. Et n'oublions pas qu'il y a des millions de Français qui prétendent à être auteurs, il y a des centaines de milliers de personnes qui se pensent journalistes littéraires et critiques littéraires ce qui fait baisser le niveau de la lecture. En plus, le jour où un blog devient vraiment connu et suivi, il devient quelque chose de financier ce qui ne va toujours pas avec la bonne qualité.

MO : La question de la qualité de ce genre de services est strictement liée à la démocratisation de l'accès aux technologies, c'est cela ?

FCh : Tout le monde a un avis sur tout. Moi, je suis de la vieille école, j'achète des journaux dans lesquels il y a des critiques de cinéma parce je suis cinéphile mais je ne vais jamais me contraindre à des blogs de cinéma. C'est ma propre manière de consommation qui n'est pas forcément celle des autres aujourd'hui.

MO : Que pensez-vous d'autres manifestations culturelles liées au marché du livre, telles que festivals littéraires ou foires du livre ?

FCh : On en profite. Soit on est parfois invités dans certains salons, soit on paie un stand pour d'autres. Les salons sont vraiment pour nous un bon moyen de promotion mais c'est une chose qui coûte très cher.

MO : Participez-vous au festival Étonnants Voyageurs ?

FCh : Chaque année je me dis qu'il faut y aller mais je connais aussi plusieurs éditeurs qui y sont allés et qui m'ont dit que, financièrement, le jeu n'en valait pas la chandelle. En terme des retombées médiatiques, on peut avoir des choses intéressantes mais moi, je fais mon travail avec mon réseau médias qui est déjà assez important. Certes, c'est un merveilleux salon du livre. Personnellement, j'aimerais y aller mais financièrement, pour toute une maison d'édition, c'est problématique.

MO : Y a-t-il des prix littéraires qui, d'après vous, sont capables d'assurer un succès à un livre auprès du public régional ? Je pense par exemple au prix Carbet.

FCh : Oui, mais, en même temps, il y a une sorte de snobisme de la part de certains prix locaux qui privilégient, paradoxalement, des auteurs métropolitains. Par conséquent, c'est assez drôle car si on n'est pas dans la sélection d'un prix local, on se retrouve parfois dans une autre sélection de l'Hexagone. Les organisateurs de ces prix sont également prisonniers d'un certain hermétisme du milieu littéraire où il faut prendre en compte des relations informelles entre les acteurs de la chaîne du livre. Or ce phénomène ne concerne pas uniquement les Antilles, c'est lié à toutes les régions.

MO : Quels sont, selon vous, les plus grands dangers pour le métier d'éditeur de nos jours ?

FCh : Pour moi, c'est l'auto-édition. Dans les DOM-TOM, la plupart des libraires présentent les livres auto-édités dans leur rayons alors que dans l'Hexagone cela ne se fait pas, c'est-à-dire que les libraires ne présentent que de vrais éditeurs. Sachant que parfois il peut y avoir des choses excellentes dans ce domaine, il faut dire qu'en principe l'auto-édition c'est très souvent quelqu'un qui a eu envie d'écrire une histoire des chats de sa grand-mère qui n'attrapent plus de souris, donc il raconte cela dans son roman et puis, du coup, il connaît un journaliste qui fait un petit article là-dessus parce qu'il n'a pas le choix et puis, on en parle, le livre devient un peu connu et les libraires l'acceptent en vente. Même s'il n'y a aucun intérêt de la part de la critique littéraire et que personne ne lit ce livre. On se retrouve ainsi avec des piles d'ouvrages auto-publiés à côté de nos ouvrages. Au moment de la publication de *L'Insurrection de l'âme* de Raphaël Confiant, il y avait une pile de cinquante ouvrages auto-publiés qui entraient en même temps sur le marché. Donc, si vous voulez, dans nos contrées, c'est la présence de l'auto-publication qui perturbe le marché.

MO : Quels sont vos projets actuels et les ouvrages que vous préparez maintenant ?

FCh : On a une collection poche polar qui vient d'entrer sur le marché il y a quatre mois. On y republie en petit format des grands formats qui se vendent bien chez nous et, également, de nouveaux auteurs qui ne sont pas connus mais qui font du bon travail et qui écrivent de belles choses. On les publie directement en format poche. On a donc cette collection poche qui compte quatre ouvrages

maintenant mais qui pourrait en contenir une douzaine d'ici un an. De plus, j'ai un gros projet pour 2018, un peu comme *L'insurrection de l'âme* en 2017. Il concerne les événements de 1967 en Guadeloupe, c'est-à-dire des manifestations qui ont été réglées par les forces de l'ordre et le procès juridique qui s'en est suivi et qui a eu lieu à Paris. On publie donc un très bon roman qui fera les cinquante ans du procès. 2018, c'est également l'année où les familles des victimes vont de nouveau porter plainte et un des avocats de ces familles est l'auteur du livre. Enfin on a une collection de psychologie qui fonctionne très bien et qui comprend à ce jour deux ouvrages sur la psychologie des sociétés créoles. Après le premier qui traitait de la problématique sociétale de façon générale et le deuxième qui se concentrait sur le problème de la violence, il y aura maintenant un troisième qui portera sur la psychologie des comportements sexuels des Antillais. C'est un ouvrage sur lequel on compte beaucoup parce que c'est une des nos spécificités. On a cette chance de pouvoir présenter des choses locales qui n'existent pas ailleurs ou qui sont fondamentalement différentes qu'ailleurs. Les comportements sexuels des Antillais, la famille, l'amour, cela n'a pas la même place dans la mentalité antillaise qu'ailleurs. Cela fait vraiment sens car nous sommes sur une petite île où on peut adapter des choses que d'autres éditeurs régionalistes ne pourront pas adapter pour leurs régions de l'Hexagone.

MO : Je vous remercie, Florent Charbonnier, de cet entretien et vous souhaite une bonne continuation.

FCh : Merci¹.

MICHAŁ OBSZYŃSKI
(UNIVERSITÉ DE GDAŃSK)

¹ Le présente texte consitue une version traduite de l'entretien réalisé dans le cadre d'une bourse de recherche postdoctorale financée par le Centre National de la Science en accord avec la décision n° DEC-2015/16/S/HS2/00124.